MES LOISIRS

POESIES

QUEBEC : Imprimerie de Léger Brousseau, 7, Rue Buade.

19.1402 39607

MES

LOISIRS

POESIES

PAR

LOUIS-HONORE FRECHETTE

Le bon Dieu me dit : Chante !
Chante, pauvre petit !

BERANGER.

QUÉBEC:
TYPOGRAPHIE DE LÉGER BROUSSEAU, RUE BUADE.

1863.

*à H****

Cha
chaque
qu'un
longue
Aus
sente,
public
décore
où il
d'ence
livre,

Chaque chose doit avoir son commencement : chaque livre doit avoir une préface.... ne serait-ce qu'un *point d'interrogation*, (j'ai lu nombre de longues préfaces qui n'en disaient pas davantage).

Aussi, tout auteur jeune ou vieux qui se présente, surtout pour la première fois, devant le public, un livre à la main, ne manque pas d'en décorer les premières pages par une jolie préface, où il se donne le plus souvent force coups d'encensoirs. C'est un tort, à mon idée. Un livre, quand il est bon, se recommande de lui-

même, et, s'il est mauvais, la plus belle préface ne le rendra pas moins ennuyeux.

Aussi je me garderai de tomber dans ce que j'appelle un travers, et quelques mots seulement me serviront d'introduction à mes lecteurs, si toutefois j'en ai.

—Ce livre contient-il une idée ?

C'est une question que l'on est en droit de me faire en ouvrant les premières pages de ce recueil, et à laquelle je suis forcé de répondre :

—Non !

J'ai écrit par pur délassement, par amour pour l'art, sans jamais suivre d'autre règle que le caprice du moment, d'autre voie que celle où me poussait mon imagination, d'autre étoile que celle de l'inspiration qui naît des circonstances.

—Ce livre a-t-il un but ?

—Peut-être !

D'abord, étant, je crois, la première publication de ce genre dans notre jeune pays, ce volume, quoique bien défectueux, sera toujours un pas de

fait pour la littérature canadienne ; et ce pas, tout petit qu'il soit, est déjà une tâche assez noble à remplir.

Puis, mon cher lecteur, et vous surtout, charmante lectrice, si ces quelques vers, enfants de mes rêves et de *mes loisirs*, peuvent faire passer plus vite quelques uns de ces instants où vous n'avez rien de mieux à faire qu'à vous ennuyer, j'aurai atteint un double but, et je n'aurai pas à regretter mes heures de travail.

Québec, Février 1863.

PROLOGUE

Quand l

Quand l

Quand l

Quand l

PROLOGUE

Quand le souffle attiédi des brises parfumées
Fait reverdir nos bois ;
Quand l'essaim des zéphyrs vient peupler les ramées
D'harmonieuses voix ;

Quand le printemps doré vient éployer son aile
Sur la nature en fleurs ;
Quand le bosquet revêt sa robe solennelle,
Sa robe aux cent couleurs ;

Quand la forêt reprend ses suaves murmures
Et son front rajeuni,
Quand les oiseaux du ciel sous l'arceau des ramures
Ont suspendu leur nid ;

Quand on voit reverdir sous l'effort de la sève
Les troncs chauves et nus,
Et que tout ce qui vit s'émeut, palpite et rêve
Des plaisirs inconnus ;

Sous les mille buissons qui parfument la rive
De leurs rameaux fleuris,
Qui n'a pas entendu la fauvette plaintive
Pousser de faibles cris ?

Qui n'a pas remarqué sa frayeur maternelle,
Et sous le feuillage agité,
La pauvrette cherchant, tournant, battant de l'aile
Autour de son nid déserté ?

Ah ! c'est que ses petits, ses petits qu'elle adore
Depuis un instant l'ont quitté,
Ouvrant au vent du ciel leur aile faible encore
Pour goûter à la liberté !

O mes chansons ! je suis la craintive fauvette
Qui voit ses petits, ses amours,
S'enfuir, et qui pour eux éperdue, inquiète,
Craint les aigles ou les vautours !

O mes vers ! vous quittez les rives maternelles
Pour des pays plus fortunés !
Pour la première fois vous essayez vos ailes
Loin du nid où vous êtes nés !

Ce nid que vous quittez, chers enfants de mes veilles,
Pour vous n'est donc plus assez grand ?
Et vous voulez aller bourdonner aux oreilles
D'un monde, hélas, indifférent !

Ah ! Dieu vous garde, enfants, des riantes promesses
Que les trompeurs du monde font !
Car les coupes souvent les plus enchanteresses
Ont aussi plus de lie au fond !

Vous verrez bien souvent l'envieux à l'œil louche
Et plein de lâches trahisons....
Ouvrez l'aile et fuyez.... le souffle de sa bouche
Est le plus mortel des poisons !

Evitez les sentiers de l'égoïste infâme
De sa personne seule épris ;
Et de tous ceux qui n'ont sur la lèvre et dans l'âme
Que le sarcasme et le mépris !

Et puis, dans votre course errante et vagabonde,
Ah ! puissiez-vous toujours avoir
Pour tous les pauvres cœurs déshérités du monde,
Un mot d'amour, un mot d'espoir !

Janvier 1863.

romesses

sses

louche

bouche

ans l'âme

bonde,

monde,

LA POESIE

—

A M. OCTAVE CRÉMAZIE.

—

Fée aux voiles de soies,
Qui, rêveuse, déploies
Tes blondes ailes d'or,
Et t'élances mi-nue,
Pour suivre dans la nue
L'audacieux condor !

Divine poésie,
O coupe d'ambroisie,
De nectar et de miel !
Voix pleine de mystère,
N'es-tu pas sur la terre
L'écho des chants du ciel ?

N'es-tu pas, sous tes voiles,
O fille des étoiles,
Le cadeau précieux
Qu'une bonté profonde
Daigna donner au monde
En souvenir des cieux ?

Quand ta voix solennelle
Résonne, et que ton aile
Vient le toucher au front,
L'homme devient un ange
Et dans son vol étrange,
Il s'élance plus prompt

Que l'éclair qui serpente
Et gronde sur la pente
De l'antique Sina,
Tandis que son délire
Prête une âme à la lyre
Que ta main lui donna.

Les accents du poëte
Dominent la tempête,
Fille des fiers Autans,
Et son audace achève
Le plus sublime rêve
Des orgueilleux Titans.

Mais, loin des lieux immondes,
Sur la route des mondes
Que l'Éternel traça,
Quand il franchit l'espace
Jamais sa main n'entasse
Pélion sur Ossa.

Sa course solennelle,
D'un seul coup de son aile,
Le porte aux cieux ravis;
Son luth divin résonne,
Et sa voix d'ange étonne
Les célestes parvis.

Dans des flots de lumière,
Secouant la poussière
De ce monde pervers,
Il plane sur la foule.
Et sous lui se déroule
Un nouvel univers.

Et là-haut son génie
Dérobe l'harmonie
Aux chœurs de Gabriel,
Et, nouveau Prométhée,
Sous la voûte enchantée,
Ravit le feu du ciel.

ENVOI

O poëte, j'aimais, aux jours de mon enfance,
Enfant aux blonds cheveux, au cœur plein d'espérance,
A lire tes récits ou navrants ou joyeux ;
Quand ton génie épris de notre jeune histoire,
Par ses mâles accents, d'un frais bandeau de gloire
Ceignait le front de nos aïeux !

Avec toi je pleurai sur le champ de bataille
Où le vieux Canadien qu'épargna la mitraille
Mourait enveloppé de son vieux drapeau blanc ;
Avec toi je rêvai sous le vert sycomore
Où le farouche Sagamore
Scalpait son ennemi sanglant !

Avec toi j'admirai les bords sacrés du Gange,
Et les riants pays où se cueille l'orange ;
Puis, quittant l'ancien monde et ses coupoles d'or,
Je revins avec toi sur nos plages fertiles,
Ecouter ce que dit aux roses des Mille-Iles
Le flot palpitant qui s'endort !

Je te suivis partout, des rives du Bosphore,
Où ta muse chantait le drapeau tricolore,
Jusqu'aux sables brûlants de l'île de Java ;
Puis je vis dans ta strophe harmonieuse et fière,
Derrière le trône de Pierre,
Briller le front de Jéhova !

Et je voulus aussi, cédant à mon délire,
Animer sous mes doigts les cordes d'une lyre,
Et, quoique faible encor, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
" Mes chants naquirent de tes chants ! "

Janvier 1861.

L'IROQUOISE

DU LAC SAINT-PIERRE

LEGENDE *

I

Il fait nuit : tout s'endort dans les forêts sauvages ;
Le Saint-Laurent, ouvrant l'orbe de ses rivages,
En une immense nappe épanche son flot pur ;
L'onde déroule au loin sa vague transparente
Et les rives du lac d'une écharpe odorante
Semblent ceindre un miroir d'azur.

* Cette légende, écrite pour l'Album de l'Hon. Cauchon, n'est fondée que sur la croyance où sont les habitants des environs du lac Saint-Pierre, que, dans les belles nuits d'été, on voit une petite lumière qui semble flotter sur le miroir du lac.

Le roseau chante au vent sa plaintive romance
La lune, comme un phare, au front du ciel immense,
S'élevant par degrés sur l'aile de la nuit,
Découpe des grands pins les ramures étranges
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges
Ondulant sur le flot qui fuit.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,
S'envole en tournoyant et sa clameur nocturne
Se perd dans la forêt avec le bruit du vent ;
La brise rit encore au feuillage du tremble ;
Le ciel sourit à l'onde et chaque étoile tremble
Dans chaque vague au pli mouvant.

II

Voyez, là-bas, longeant les détours de la grève,
Comme un fantôme étrange entrevu dans un rêve,
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret....
Aux lueurs de la nuit sa silhouette grise
Se détache en passant vacillante, indécise,
Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une voix étouffée....
Est-ce l'esprit des bois? est-ce une ombre, une fée,
Qui vient gémir au bord du lac silencieux?....
Non, c'est un être humain, c'est l'enfant des savanes
Qui vient parfois, la nuit, rêver sous les platanes,
L'œil hagard, le front soucieux.

Comme un roseau battu par le vent de l'orage,
Son front ridé se penche appesanti par l'âge,
Mais son œil brille encor dans les brumes du soir;
Seul débris d'une race indomptable en courage,
Sombre objet de terreur, on la nomme au village:
L'Iroquoise du Rocher-Noir!

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,
Elle vit sa tribu tomber au champ de gloire,
Et, quand eut succombé le dernier de ses preux,
Elle se retira près d'un rocher sauvage,
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage
Du lac aimé de ses aïeux.

Elle s'est arrêtée au pied d'un vaste chêne.
Son regard est sanglant ; ses longs cheveux d'ébène
Couvrent presque en entier son large manteau gris.
Elle parle, et sa voix lugubre et monotone
Semble le grincement de la bise d'automne
Dans les vieux ormes rabougris :

III

" O lac qui, sous mes pieds, laisses dormir tes ondes
" Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes !
" Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir !
" Manitous qui gardez ces grèves solitaires !
" Rochers silencieux ! astres pleins de mystères !
" Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir !

" Vos maîtres ont passé comme l'onde qui coule,
" Comme le vent des nuits qui, chaque soir roucoule
" Sous les rameaux des verts sapins ;
" Comme un léger canot fuyant à la dérive....
" Et mon œil attristé cherche en vain sur la rive,
" La trace de leurs mocassins !

" Ô lac ! te souvient-il des jours de mon jeune âge,
" Quand plaçant, au printemps, nos wigwams sur ta plage,
" Nos guerriers, dans tes bois, venaient chasser le daim ?
" Te souvient-il encor de ces jours si paisibles
" Où le vol cadencé des avirons flexibles
" Emportait nos canots bondissant sur ton sein ?

" Te souvient-il encor de la brune Indienne
" Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne,
" Aux mille murmures du soir,
" Quand elle suspendait à la frêle liane
" Et balançait au vent sa mouvante nâgane,
" Berceau d'un guerrier à l'œil noir ?

" Fleuve, te souvient-il, quand, dans la forêt sombre,
" Nos bandes poursuivaient de leurs flèches sans nombre
" Les Algonquins fuyant, la rage dans le cœur ?
" Ou, sortant tout à coup de leurs mille embuscades,
" Mêlaient leur cri de guerre au bruit de tes cascades
" Et brandissaient dans l'ombre un tomahawk vengeur ?

" Hélas ! ils ont passé comme l'onde qui coule,
" Comme le vent des nuits qui chaque soir roucoule
" Sous les mouvants arceaux des bois !
" Et, subissant le joug d'une race étrangère,
" Tes bords ont oublié le noble chant de guerre
" Qu'ils répétèrent tant de fois !

" Ah ! mille fois malheur à ces Visages-Pâles
" Dont les mains brandissant des foudres infernales,
" Ont fait de nos guerriers un ravage inouï !
" Leurs victimes encore attendent la vengeance ....
" Puisse des assassins l'odieuse puissance
" S'écrouler sous les coups du fier Areskouï....

" Puisse-t-il, dévastant leurs retraites impures,
" Une torche à la main, scalper leurs chevelures,
" Broyer leurs membres palpitants,
" Entonner sur leurs corps l'hymne de la victoire,
" Rougir ses mocassins dans leur sang et....le boire
" Dans leurs crânes encor fumants !..."

IV

Elle se tait. Sa voix, comme les cris funèbres,
Comme l'hymne effrayant de l'oiseau des ténèbres,
Va d'échos en échos gronder dans la forêt;
Son œil noir où se peint une colère immense
A semblé méditer une atroce vengeance,
Un épouvantable projet....

Un sourire infernal vient effleurer sa bouche;
Son sourcil se contracte et son regard farouche
Lance au ciel un éclair amer et triomphant;
Sa main s'arme au hazard d'une flèche acérée,
Et le large manteau dont elle est entourée
S'entr'ouvre et nous montre.... un enfant!

Pauvre fleur qu'un printemps fit éclore sur terre!
Ange qui, dans les bras d'un monstre sanguinaire,
Entr'ouvre en souriant son œil de séraphin!
La blancheur de son front où brille l'innocence,
Ses riches vêtements révèlent sa naissance:
C'est le fils du seigneur voisin.

Tendre fruit d'un amour aussi pur que sincère,
Il sommeillait, cet ange, en rêvant à sa mère,
Dans un lit dérobé sous un épais rideau,
Quand, nourrissant déjà son projet de vengeance,
L'Iroquoise au manoir se glissait en silence,
Et l'arrachait à son berceau.

Pauvre mère ! tu dors, et tandis que les songes
Charment ton cœur aimant de leurs riants mensonges,
Le malheur sur ton front pose sa lourde main.
Peut-être crois-tu voir un ange au doux sourire
Qui berce dans ses bras ton enfant qui soupire....
Quel sera ton réveil demain !

.....

V

Cependant sur le lac s'épaississent les ombres ;
Le ciel voile ses feux sous des nuages sombres ;
Le vent dans les grands pins a sifflé sourdement ;
La cîme des forêts se courbe et se relève,
Et le lac qui mugit vient balayer la grève
De son flot naguère dormant.

La tempête partout jette son cri sublime ;
Le tonnerre roulant au-dessus de l'abîme,
Comme un boulet d'airain sur un dôme de fer,
Eclate et, tout-à-coup, d'un jet de flamme horrible,
Embrase un vieux tronc sec dont la lueur terrible
Eclaire un spectacle d'enfer !

L'Iroquoise était là, comme un sombre génie
Que l'on croit voir parfois dans les nuits d'insomnie ;
Ses cheveux hérissés se tordaient sous le vent ;
L'enfant paralysé sous son affreuse étreinte,
Immobile semblait l'oiseau saisi de crainte
Que fascine l'œil du serpent.

Longtemps son œil hagard que la démence anime
Fixe avec volupté l'innocente victime
Et savoure à longs traits sa profonde terreur ;
Puis soudain, l'élevant au dessus de sa tête,
Pousse un cri.... mais en vain, la voix de la tempête
Est plus forte que sa clameur.

Ombres de ses guerriers, manitous de la plage,
Esprits, éveillez-vous ! c'est vous que, dans sa rage,
Elle veut pour témoins de son acte sanglant !
Elle veut, sous vos yeux, finir son existence,
En vous offrant, au moins, pour dernière vengeance,
Le sang d'un jeune guerrier blanc !

Voyez-là soutenant sa victime éperdue !
Elle s'arme et la flèche, un instant suspendue,
En frémissant se plonge au cœur de l'innocent.
Le voile du trépas couvre son œil limpide,
Et son âme d'enfant, bel ange au vol rapide
Monte vers le ciel en chantant.

Puis la fureur du monstre atteint son apogée ;
En un délire affreux sa rage s'est changée ;
Son œil fauve et sanglant lance un horrible éclair ;
Elle pousse un éclat d'un rire sardonique,
Et danse en écumant la ronde satanique
Que dansent les damnés d'enfer !

Comme un vent tournoyant dans l'angle d'un abîme,
L'Iroquoise tournait autour de sa victime,
Aux lueurs du flambeau par la foudre allumé,
Quand saisissant enfin la faible créature,
Elle scalpe en hurlant sa blonde chevelure
De son poignard envenimé ;

Et, se ruant encor sur la frêle dépouille,
La meurtrit, la déchire, et dans sa rage fouille
Dans la blessure affreuse ouverte dans son flanc ;
Puis, semblable au vautour, aux entrailles s'attache,
Lui découvre le cœur, de ses ongles l'arrache
Et.... le dévore tout sanglant....

.....

VI

Parmi les nénuphars et les algues verdâtres,
Une roche, là-bas, baigne ses flancs grisâtres,
Comme un nid d'alcyon caché sous les roseaux.
C'est là qu'elle s'enfuit, mi-nue, échevelée,
Et le vent se heurtant sur la roche ébranlée,
Lui jette l'écume des eaux.

Là, debout sur le roc, et promenant dans l'ombre
Ses regards où fulmine un feu terrible et sombre,
Le monstre pousse encore un cri rauque et perçant :
" Je suis vengée enfin !...." Elle dit et s'élance....
Et la fille des bois meurt avec sa vengeance
Au fond du gouffre mugissant.

.....

VII

EPILOGUE

Le lendemain matin, deux pêcheurs du village,
Passant près de l'endroit, trouvèrent sur la plage
Les seuls restes épars de ce drame émouvant.
On planta sur les lieux une croix ignorée ;
Et l'on dit que, le soir, une mère éplorée
Y revint pleurer bien souvent.

L'on dit que, depuis lors, sur la vague dormante,
On voit courir, la nuit, une torche fumante
Projetant sur les flots comme un long filet d'or.
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ?....
Est-ce l'ange vengeur du crime ?....
Nul mortel ne le sait encor.

Juin 1861.

Quand l
A comp
Il revie
Qui tre

Peintre
L'aigle
Puis re
Pour s'

Louis-Honoré Vachot

HOMMAGE

A

M. LE CHEVALIER FALARDEAU

I

Quand l'aigle, fatigué de planer dans la nue,
A compté les soleils dans son vol triomphant,
Il revient se poser sur la montagne nue
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant.

Peintre, tu nous reviens, comme en sa course immense,
L'aigle qui disparaît dans son sublime essor,
Puis retourne un instant au lieu de sa naissance,
Pour s'élancer au ciel et disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles
Où, sans craindre leur feu, tes pieds se sont posés,
Tu resplendis encore et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

II

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine
Une ardente étincelle, une flamme divine
Te mordre au cœur et te brûler,
Tu dis : Exilons-nous ! quittons ces froides plages !
Il me faut le soleil, la foudre et les nuages :
Je suis aigle, je puis voler !

Et tu partis.... Longtemps la foule indifférente
N'avait, même des yeux, suivi ta course errante
Dans l'immense espace de l'air,
Quand, de ses mille voix, l'antique Renommée,
A ta patrie encore aimée,
Jeta ton nom comme un éclair.

Enfin, après avoir médité le vieux monde,
Tu reviens parmi nous sur les ailes de l'onde,
Tout brillant de gloire et d'honneur,
Et joyeux de pouvoir, après seize ans d'absence,
Revoir le lieu de ta naissance
Dont l'aspect fait battre ton cœur.

III

Mais, confiant dans ton étoile,
O noble fiancé des arts,
Demain tu remets à la voile,
Pour le vieux pays des Césars ;
Tu retournes au champ fertile
Où croît le laurier de Virgile,
Où dort le luth d'Alighiéri.
Florence, la ville artistique,
Réclame ton pinceau magique,
Que ses grands maîtres ont mûri.

Va ! quitte nos climats de neige !
Pour toi trop sombre est notre ciel ;

Il te faut le ciel du Corrège,
Le ciel où vécut Raphaël ;
Il te faut le ciel d'Italie,
Ce ciel tout rempli d'harmonie,
Ses chants, ses vagues, ses zéphyrs ;
Il te faut ses blondes campagnes,
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs,

Poursuis ta mission divine,
Illustre fils du Saint-Laurent,
Et que la gloire t'illumine
De son rayon le plus brillant !
Abandonne encor ta Patrie,
Puisque le laurier du génie
A couronné ton noble front !
Pars ! et nos rives étonnées,
En contemplant tes destinées,
Avec orgueil te nommeront !

Juillet 1862.

UN SOIR AU BORD DU

LAC SAINT-PIERRE

SOUVENIR DE NICOLET

Doucement balancé par la brise mourante,
Le lac applanissait sa nappe transparente
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit;
Les échos se taisaient au fond du bois sauvage,
Et sur le sable du rivage,
Le flot venait mourir sans bruit.

La lune déployait sa chevelure blonde
Et ses tremblants reflets se déroulaient sur l'onde
Comme un ruban d'argent sur un voile d'azur ;
La brise caressait la mobile ramée,
Et son haleine parfumée
S'endormait avec le flot pur.

Enfin, c'était à l'heure où la verte ramure
Mêle aux accents du soir un suave murmure,
Où la feuille frissonne aux baisers du zéphir ;
A l'heure où des ondins la troupe se rassemble ;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une vague de saphir.

Fuyant des vains plaisirs les coupes délirantes,
J'aimais à contempler les ondes murmurantes,
Ou les flots sommeillant dans le calme des nuits ;
J'aimais à m'égarer dans les bois, sur les grèves,
Laissant au loin flotter mes rêves,
Ce baume des tristes ennuis.

J'avais vu du soleil la brûlante crinière,
Ainsi qu'un char de feu dans une immense ornière,
S'engouffrer au Couchant dans un océan d'or;
J'avais vu de la nuit se déployer les voiles,
Et son diadême d'étoiles
Sur son front scintillait encor.

Et j'errais sur la rive, admirant en silence,
Les reflets chatoyants du flot qui se balance
Et glisse en ondulant sur le sable doré;
Et d'un roseau flexible armant mon doigt timide,
Je gravais sur l'arène humide
Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus enivrant que le bruit des fontaines;
Plus suave qu'un chant sur les vagues lointaines;
Plus doux que les échos d'un bois mystérieux;
Qui surpasse en beauté le chant de Philomèle
Dont la voix chaque soir se mêle
Au bruit des flots harmonieux.

Nom plus mélodieux que l'onde sur la grève ;
Plus doux qu'un chant d'amour entendu dans un rêve
Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort ;
Nom plus harmonieux que le vol d'un archange ;
Plus doux que les accents d'un ange
Qui chante sur sa lyre d'or !

Mais comme un vent léger sur la molle pelouse,
Passant et repassant, une vague jalouse,
De son onde venait aussitôt l'effacer ;
Je le gravais encor ; mais la vague suivante
Détruisait la lettre mouvante
Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les rêves du jeune âge !
Un songe qui s'enfuit ; la feuille qui surnage
Et disparaît bientôt parmi les flots mouvants ;
La trace du proscrit sur la terre étrangère ;
Une ombre, une vapeur légère
Qu'emporte le souffle des vents !

Riante illusion bientôt évanouie ;
Pauvre fleur qu'une aurore a vue épanouie,
Et qui penche, le soir, son calice flétri ;
Fantôme décevant ; souriante chimère ;
Sylphe dont l'image éphémère
S'envole après avoir souri !

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! qu'est-ce donc que la vie,
Ce banquet séduisant où notre âme ravie
Porte une lèvre avide aux coupes des amours ?...
C'est un nom qu'une main a tracé sur le sable
Et qu'une lame insaisissable
Efface et détruit pour toujours !...

Août 1860.

L

Ecouton
Semble
Ecouton
Emporté
Un an v

LE PREMIER DE L'AN 1861

Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?
Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus.

DAVID, Ps. II.

I

Ecoutons... Minuit sonne, et la cloche sonore
Semble jeter au vent le glas des trépassés....
Ecoutons ce que dit l'airain qui vibre encore :
Emporté par le temps dont le souffle dévore,
Un an vient de s'enfuir dans les siècles passés !

Un an vient de sombrer sur l'océan des âges,
Et la main du présent lui jette un linceul noir.
A son premier matin l'air était sans orages,
Le ciel pur et serein, l'horizon sans nuages,
Et son premier soleil fut un rayon d'espoir.

Mais à peine avait-il, sur la mer ondüleuse,
Laissé flotter sa voile au souffle du Midi,
Que la foudre sortant d'une nue orageuse,
Vint fracasser le mât de la nef voyageuse,
Et la vague écuma sur son flanc arrondi.

La nuit couvrit le ciel et s'étendit sur l'onde ;
L'Autan fit retentir son râle de géant ;
Et l'esquif emporté par la vague profonde,
Sans voile erra longtemps sur l'abîme qui gronde
Et sombra tout à coup dans le gouffre béant.

II

Le siècle où nous vivons est un siècle en délire,
Avait dit un poète à la puissante lyre.
Soufflant partout le vent des révolutions,
L'esprit voltairien, avec un rire infâme,
Veut jeter son poison dans l'âme
Et courber sous son joug le dos des nations.

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois !
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois !

On les a vus les fils de ce siècle parjure,
La bouche vomissant le blasphême et l'injure,
S'attaquer à la main qui voulait les bénir ;
On les a vus portant une main sacrilége
Sur ce que Dieu même protége,
Et qui disaient au Christ : Ton règne va finir !

Italie! Italie! ô terre infortunée!
Pendant le cours sanglant de cette longue année,
Que de ruisseaux de sang ont sillonné ton sol!..
Quel est l'audacieux dont la main inhumaine
A brisé ton bandeau de reine
Et dans sa rage osa te souiller par un viol?...

III

Entendez-vous là-bas, par delà l'Atlantique,
Comme le bruit pressé de chocs retentissants?...
La révolution, sanglante, satanique,
Dans ses ongles étreint les peuples frémissants.

Devant son œil hagard tout tombe, tout s'écroule;
Tout l'Occident s'émeut au seul son de sa voix;
Et le monstre au milieu des ruines qu'il foule
Est altéré du sang des prêtres et des rois.

Et le vieux monde qui, sur son front chauve et blême,
Porte le crime écrit en stigmates d'enfer,

Sur sa lèvre crispée étouffant un blasphême,
Se tord comme un serpent sous ses griffes de fer.

Tu mourras ! avait dit cette hydre sanguinaire,
A la Foi, que son bras voulait anéantir....
Elle avait oublié que la Foi du Calvaire
Se retrempe et renaît dans le sang du martyr.

IV

A son blasphême horrible, à sa clameur impie,
Vos cœurs se sont émus, ô fils du Saint-Laurent,
Et la Foi qui dans vous n'est jamais assoupie
A su parler plus haut que les cris du tyran.

Vous vous êtes levés, levés comme un seul homme,
Et le monde a pu voir un peuple nouveau-né
Jurant de protéger le Pontife de Rome
Contre les attentats d'un traître couronné.

Vous avez protesté contre la perfidie
Et le flagrant mépris du droit le plus sacré ;
Contre la trahison si lâchement ourdie
Pour briser le pouvoir d'un vieillard vénéré.

Hier encore, ouvrant les vieilles basiliques
Que vos pères jadis élevèrent à Dieu,
Vous vous précipitiez sous leurs vastes portiques,
Et la foule encombrait les parvis du saint lieu.

Et là, le front penché dans l'ombre et la poussière
Vous répandiez à flot l'encens de la prière
Autour d'un glorieux tombeau ;
Vous adressiez des vœux au Dieu de la victoire
Pour l'âme des héros tombés couverts de gloire
Aux champs de Castelfidardo.

Et vous disiez : " Honneur à ces nobles victimes,
A ces vaillants guerriers, défenseurs magnanimes
Du droit contre ses oppresseurs !

Pimodan, Parcevaux, dignes d'apothéoses,
Tombés en défendant la plus sainte des causes,
L'Univers vous doit des honneurs ! "

—

C'est bien, fils de Champlain, qu'un noble sang anime !
Vos cœurs n'ont pas éteint cette flamme sublime
Qui vous brûla dans tous les temps !
Et si, brisant le plomb qui recouvre leur bière,
Nos pères aujourd'hui revoyaient la lumière,
Ils souriraient d'orgueil en voyant leurs enfants.

V

Et maintenant pour nous une autre ère commence ;
Sur les ailes du Temps un nouvel an s'avance,
Apportant nos destins dans l'ombre ensevelis.
Vient-il donner au monde un rayon d'espérance,
Ou, triste messager, porte-il la souffrance
Et les sombres malheurs enfermés dans ses plis ?...

Quoique nous ne puissions sonder l'urne profonde
Qui dérobe à nos yeux les destins de ce monde,
Attendons sans effroi les éternels arrêts !
La barque du Pêcheur sait défier l'orage :
La parole d'un Dieu la garde du naufrage :
Le monde peut crouler, mais l'Eglise, jamais !

Décembre 1860.

LA GUERRE

Centaure formidable ! Euménide écumante !
Spectre au rire d'enfer, à l'œil ensorcelé !
Monstre qui souilles tout de ta bave fumante !
Fantôme horrible, échevelé !

Des vengeances du ciel effroyable ministre !
Monarque couronné de malédictions !
Guerre, vampire affreux dont la lèvre sinistre
Suce le sang des nations !

Ce n'est donc pas assez que, dans la vieille Europe,
Tes coups aient fait crouler des trônes de mille ans,
Il faut, puissant vautour, que ta serre enveloppe
Les peuples des deux continents !

Il faut à ta fureur de nouvelles victimes !
Il faut du sang plus jeune à ta voracité !....
De l'immense Océan franchissant les abîmes,
Ton vol sur nous s'est arrêté.

Sous ton souffle, j'ai vu l'aigle du Nouveau-Monde,
L'aigle de Washington, oubliant son destin,
Fondre sur ses aiglons d'une aile furibonde
Et déchirer son propre sein !

J'ai vu la mort affreuse étendre ses deux ailes
Des bords du Potomac jusqu'au Mississippi....
Et ton bras qui frappait ces campagnes si belles
Ne s'est pas encore assoupi.

Tout tombe ! rien ne fuit tes foudres vengeresses !
Rien de mortel n'échappe à ta sombre fureur !
Depuis le dur granit des hautes forteresses,
A l'humble toit du laboureur.

Mais leurs débris, bien loin de lasser ta furie,
Ne font qu'aiguillonner ta noire soif de sang :
Et tu veux, te ruant sur ma belle Patrie,
La percer d'un poignard au flanc.

Loin de tes funestes alarmes,
Mon pays savoure les charmes
D'une paisible liberté ;
Et ses enfants dignes d'envie
Goûtent les plaisirs de la vie
Au sein de la prospérité.

Rien ne trouble leur existence ;
Les ris, la joie et l'abondance
Se sont assis à leurs foyers ;

Seul, le soir, au feu qui pétille,
Le vétéran à sa famille
Parle batailles et lauriers.

Jamais le vent de tes tempêtes
N'a soufflé sur les blondes têtes
Qui se pressent autour de lui ;
Leur vie a passé sans nuage ;
Oh ! ne vient pas souffler l'orage
Au sein de leurs cœurs aujourd'hui !

Mais jamais, au jour de l'épreuve,
On n'a vu les fils du grand Fleuve
Trembler devant un étranger ;
Et, tous, au premier cri de : *Guerre !*
On les verra sur la frontière,
Sauver *la Patrie en danger !*

Décembre 1861.

LA CHARITE

.....j'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux.

ED. TURQUETY.

Riches, quand des plaisirs la bruyante cohorte
En essaims bourdonnants s'arrête à votre porte
Et rieuse s'élance en vos salons joyeux ;
Quand, dans vos bals dorés, la valse tournoyante
Déroule en frais anneaux sa spirale ondoyante
Sur vos tapis soyeux ;

Quand tout est volupté, ravissement et joie;
Quand on voit miroiter chaque robe de soie
Aux tremblantes lueurs des candélabres d'or;
Quand tout jette l'ivresse à votre âme ravie,
Et que, dans votre cœur, des peines de la vie
Le souvenir s'endort;

Quand, chaudement drapés dans vos riches fourrures
Vous courez étaler vos brillantes parures
Traînés par vos coursiers mordant des freins d'argent;
Quand près de vous s'incline une foule empressée,.....
Oh! n'avez-vous jamais une seule pensée
Pour le pauvre indigent?

Déshérité de tout, forçat de la souffrance,
Il n'a, pour prolonger sa pénible existence, [noir;
Que quelques vieux haillons, qu'un morceau de pain
Il est là grelottant dans sa froide mansarde....
Paria du bonheur, l'avenir ne lui garde
Qu'un morne désespoir!

Oh ! ne l'oubliez pas dans vos fêtes splendides !
Pour lui le soleil n'a que des rayons livides ;
Sa vie, à lui, n'est plus qu'une longue douleur....
Oh ! ne l'oubliez pas ! rien qu'une simple obole
Peut rendre au malheureux qu'elle sauve et console
La vie et le bonheur !

Donnez à l'orphelin, à l'infirme, à la veuve,
A tous ces pauvres cœurs que la souffrance abreuve ;
Donnez, donnez ! la main de Dieu vous le rendra :
C'est lui qui l'a promis. Et vous surtout, madame,
Qui connaissez si bien les doux penchants de l'âme,
Oh ! faites des heureux, et l'on vous bénira !

Janvier 1869.

Satan vie
L'immen
Le mond
E

* Supér

ALLELUIA

HOMMAGE A M. L'ABBÉ THS. CARON, V. G. *

Resurrexit sicut dixit, alleluia!

I

Satan vient de s'enfuir au font des noirs abîmes ;
L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes....
Et le monde est sauvé !

* Supérieur du Collége de Nicolet..

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants Séraphins les augustes phalanges,
Les Trônes étonnés, les sublimes Archanges
Chantent le triomphe d'un Dieu !

Chantez, anges des cieux, et dans votre allégresse
Entonnez tous en chœur votre chant le plus beau ;
Celui pour qui le ciel était dans la tristesse
Est sorti du tombeau !

L'Univers tout entier frémissait d'épouvante :
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva,
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe
Que l'Homme-Dieu s'élance ainsi qu'une colombe
Vers le palais de Jéhova !

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde
Lucifer sur son trône a tremblé de terreur,

Et la mort jusqu'ici la maîtresse du monde
A trouvé son vainqueur.

II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,
Une immense clarté dans les ombres a lui.
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire....
Tremblants, épouvantés, les gardes du Prétoire
Tombent foudroyés devant lui.

Il vit!.... et du tombeau secouant la poussière,
Tout brillant de splendeur il éblouit les yeux....
Puis soudain dans des flots d'éclatante lumière
On voit s'ouvrir les cieux!

Alors trois escadrons des célestes armées,
Chantant et secouant leurs ailes enflammées
Au devant de leur roi dirigent leur essor,
Et de blonds Chérubins aux vêtements de neige
D'un vol harmonieux précèdent le cortége
Portés sur leurs six ailes d'or!

Bientôt le front caché sous ces ailes brûlantes,
Ils adorent le fils du monarque éternel,
Et sur ses pas divins leurs cohortes brillantes
Remontent vers le ciel.

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine
Suivent pendant la nuit la course aérienne,
Tous ces princes du ciel suivent le roi des rois ;
Leurs mains laissent tomber des roses immortelles ;
Ils chantent et soudain les harpes éternelles
Frémissent d'amour sous leurs doigts ;

III

" Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
" Chantez avec les cieux l'éternel hozanna !
" Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
" Aux foudres du Sina !

" Sion ! ferme à jamais tes augustes portiques !
" N'éveille plus l'écho de tes lambris dorés !

" Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,
" Sur tes autels sacrés !

" Eteints tes encensoirs dont la flamme odorante
" Roule en flots de parfums, se ranime ou s'endort !
" Plus de fêtes le soir à la lueur mourante
" De tes sept lampes d'or !

" Ne verse plus à flots le nard et le dictame,
" N'embaume plus les airs du parfum le plus pur,
" Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname
" Dans tes urnes d'azur !

" Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :
" Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains
" Qui viennent d'immoler une auguste victime,
" Le sauveur des humains.

" Malheur à toi, Sion ! malheur aux déicides !
" Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts ;
" Sur toi des légions de soldats intrépides
" Fondront de toutes parts.

" A son banquet ton Dieu t'appela la première,
" Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;
" Et voilà que son bras a réduit en poussière
" Le sceptre de tes rois.

" Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses :
" Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;
" Il a frappé du pied tes hautes forteresses,
" Tes orgueilleuses tours !

" Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;
" Va par tout l'Univers faire entendre ta voix
" Et timide pêcheur va conquérir le monde :
" Ton arme c'est la croix !

" Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,
" O race des gentils, ô fortunés mortels !
" A celui dont la mort vous a donné la vie
" Elevez des autels.

" Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
" Chantez avec les cieux l'éternel hozanna !
" Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
" Aux foudres du Sina !"

IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace,
Et leur brillant essaim comme un astre qui passe,
S'élançait par delà tous les mondes ravis.
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,
Et les demeures éternelles
Inclinent devant eux leurs augustes parvis.

V

Fleuves, ruisseaux, fontaines,
Filtrant sous le gazon,
Forêts, immenses plaines !
Montagnes dont les chaînes
Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,
Ecume du torrent,
Rameaux bouillants de sève
Que la brise soulève
De son souffle odorant !

Murmures du rivage
Où s'endort le flot bleu,
Foudres qui dans l'orage
Déchirez le nuage
Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumantes
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,
Rochers silencieux,
Immensité des ondes,
Et vous, grottes profondes,
Chantez le roi des cieux !....

Chantez le roi des cieux, sur votre lyre immense !
Chantez le roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité !.... Pour chanter sa puissance
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, bardes des cieux, sur vos lyres sublimes !
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé !
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé !

Avril 1859.

O fils d
Quand
Ne rete
Vous s
Où
Allait a

* A

LE HEROS DE 1760

A MON AMI F.-X.-A. TEUDEL, ECR. *

Puissent les souvenirs de cette grande histoire
Consoler notre siècle orphelin de la gloire !

MERY.

I

O fils du Canada, vous souvient-il encore
Quand du beau Saint-Laurent le rivage sonore
Ne retentissait plus que du bruit des combats ?
Vous souvient-il encor de ces longs jours d'alarmes
Où chacun brandissant ses armes
Allait au champ d'honneur conquérir le trépas ?

* Avocat à Montréal.

De hameaux en hameaux, de chaumière en chaumière,
L'ennemi promenait la torche incendiaire,
Et nos murs devant lui s'écroulaient embrasés ;
Pour nous chaque laurier devenait inutile ;
Chaque victoire était stérile,
Et nos soldats tombaient sous le nombre écrasés.

Héros de Carillon, ton illustre victoire
Avait couvert ton front d'une immortelle gloire,
Mais n'avait pas sauvé le pays de ses maux ;
Et bientôt sous les murs de ta belle patrie,
Frappé d'une balle ennemie,
Tu succombes, Montcalm, mais tu meurs en héros.

Québec était tombé ; sur ses cendres fumantes,
Sur ses murs écroulés, sur ses tours chancelantes
Ondulaient les couleurs du sanglant Léopard ;
Et les malheureux fils de la Nouvelle-France
Semblaient, dans leur longue souffrance,
Se roidir sous le poids d'un affreux cauchemar.

Mais tu parus, Lévis ! l'éclair de ton génie
Suspendit un instant notre longue agonie,
Et ton sabre brilla comme un glaive de feu.
Tu ranges près de toi le reste de tes braves,
Et le fier vainqueur que tu braves
S'arrête devant toi, comme devant un dieu !

Il s'étonne.... il hésite.... il reconnaît l'épée
Qui dans le sang anglais tant de fois s'est trempée,
Et tremble pour l'honneur du drapeau d'Albion ;
C'est que dans ce guerrier dont l'audace l'affronte
Il a reconnu dans sa honte,
De l'immortel Montcalm l'immortel compagnon.

Oui, tremble, malheureux ! ta perfide bannière
Va bientôt se couvrir d'une ignoble poussière ;
Le sol va se joncher des corps de nos bourreaux.
Tu vas perdre, Albion, en perdant la victoire,
Un des beaux fleurons de ta gloire :
Ton astre va pâlir devant quelques héros !

Le signal est donné ! soudain la charge sonne ;
Sur les lignes en feu le salpêtre résonne ;
Cent cratères d'airain vomissent le trépas.
Cependant, à travers le plomb et la mitraille,
Lévis dirige la bataille,
Et sa brillante audace enflamme ses soldats.

Les balles se croisant sur plaine sanglante,
Portent dans tous les rangs la mort et l'épouvante ;
Le feu des lourds canons éclate avec fracas ;
La foudre a moins de bruit.....De l'horrible mêlée
La voix, de vallée en vallée,
Fait rugir les échos de ses bruyants éclats.

Tel le fougueux autan, dans la forêt mouvante,
Tordant des vastes pins la crinière ondoyante,
De ses longs sifflements étonne les vallons ;
Telle encore, en un jour de tempête et d'orage,
La foudre sur un roc sauvage,
De sa terrible voix épouvante les monts.

Cependant un long cri couvre le bruit des armes....
Tu peux, ô mon pays, tu peux sécher tes larmes :
Lévis voit à ses pieds tes ennemis vaincus.....
Les bataillons anglais fuient à travers la plaine,
Et la bannière canadienne
Voit briller dans ses plis un diamant de plus.

II

A quelque temps de là, sous le souffle des brises
Qui venaient arrondir ses larges voiles grises,
Un navire fendait les eaux du Saint-Laurent.
Debout et l'œil tourné vers la rive chérie,
Un guerrier adressait à sa triste patrie
Cet adieu déchirant :

" Le vent s'élève et gémit sur la plage ;
" La voile s'enfle, il faut partir, hélas !
" Que n'ai-je pu trouver sur ce rivage,
" Dans la victoire un glorieux trépas !

" O Canada ! ma seconde patrie,
" J'ai ceint le fer pour défendre tes droits ;
" J'ai combattu pour ta cause chérie,
" Et j'ai l'exil pour prix de mes exploits !

" A Carillon, la victoire fidèle,
" Comme toujours sourit à nos drapeaux ;
" Près d'Abraham, j'abritai sous son aile,
" De nos lys d'or les glorieux lambeaux.
" O Canada ! ma seconde patrie,
" J'ai ceint le fer pour défendre tes droits ;
" J'ai combattu pour ta cause chérie,
" Et j'ai l'exil pour prix de mes exploits !

" Adieu, patrie ! adieu, vous tous, mes braves,
" Que je guidai sur le champ de l'honneur !
" N'allez jamais, comme de vils esclaves,
" Courber vos fronts sous un joug oppresseur !
" En te quittant, ma seconde patrie,
" Oh ! que ne puis-je encor venger tes droits !
" Verser mon sang pour ta cause chérie,
" Et te sauver par de nouveaux exploits !"

III

Et ce guerrier debout près du mât de misaine,
Qui pleurait en quittant la rive canadienne,
Et qui jetait au vent de si touchants adieux,
C'était Lévis, c'était celui dont la vaillance
Venait de conserver au drapeau de la France
Un éclat radieux.

Ce Lévis qui, malgré le fer et la mitraille,
Pressant les flancs poudreux d'un coursier de bataille,
Voyait devant ses pas les bataillons s'enfuir !
Son nom s'était inscrit au temple de Mémoire ;
Mais, pour le Canada, ce dernier chant de gloire
Fut son dernier soupir.

Il nous fallut céder sous le poids de l'orage,
Et le beau Saint-Laurent, sur son triste rivage,
Dut désormais souffrir les pas de l'étranger ;
Et, conservant à peine un rayon d'espérance,
Lévis sur un navire allait revoir la France,
Brûlant de se venger.

Hélas ! il ne le put ; mais depuis sa victoire,
Tout un siècle est passé sans qu'on vit sa mémoire
Ni son nom se ternir sous le souffle du temps ;
Sans que son blanc drapeau que garde nos rivages
Obscurcît au contact des siècles et des âges,
Ses reflets éclatants.

Lévis, sors un instant de ton dernier asile !
Que ton pied foule encor cette plaine fertile ;
Reviens après cent ans sur le vieux champ d'honneur !
Vois d'un fier monument la colonne imposante
Que la main du pays enfin reconnaissante,
Elève à ta valeur.

Viens revoir un instant les enfants de tes braves !
Ils ont toujours gardé leurs bras libres d'entraves ;
Ils ont su conserver un nom digne de toi ;
Ils possèdent encore, après cent ans d'orage,
Ces deux nobles joyaux de leur bel héritage :
Et leur langue et leur foi !

Juin 1860.

LES PINS DE NICOLET

O mes vieux pins touffus, dont le tronc séculaire
Se dresse défiant le temps qui détruit tout,
Et, le front foudroyé d'un éclat de tonnerre,
Indomptable géant, reste toujours debout !

J'aime vos longs rameaux étendus sur la plaine,
Harmonieux séjours, palais aériens,
Où les brises du soir semblent à chaque haleine,
Caresser des milliers de luths éoliens.

J'aime vos troncs noueux, votre tête qui ploie,
Quand le sombre ouragan vous prend par les cheveux,
Votre cîme où se cache un nid d'oiseau de proie,
Vos sourds rugissements, vos sons mystérieux !

Un soir, il m'en souvient, distrait, foulant la mousse
Qui tapisse en rampant vos gigantesques pieds,
J'entendis une voix fraîche, enivrante, douce,
Ainsi qu'un chant d'oiseau qui monte des halliers.

Et j'écoutais rêveur... et la note vibrante
Disait : " *Ever of Thee* !... " C'était un soir de mai....
La nature était belle, et la brise odorante...
Tout ainsi que la voix disait : aime !... et j'aimai !

O mes vieux pins géants, dans vos concerts sublimes,
J'ai souvent retrouvé ce divin chant d'amour
Qui résonne toujours dans mes rêves intimes,
Et votre souvenir dore mon plus beau jour.

Puissé-je un soir encor, sous vos sombres ombrages,
Rêver en écoutant vos soupirs amoureux,
Ou vos longues clameurs quand l'aile des orages
Vous secoue en tordant vos bras majestueux !

Malheur à qui prendra la hache sacrilége
Pour mutiler vos flancs par de sanglants affronts !....
Mais non ! ô mes vieux pins ! le respect vous protége,
Et des siècles encor passeront sur vos fronts !

Juin 1861.

Ad
To
Je

A MON CHIEN

"VAILLANT"

Adieu, mon chien, seul ami bien fidèle !
Toi qui longtemps cheminas sur mes pas !
Je suis ingrat ; mais, vois-tu, c'est pour *elle*....
Oh ! ne m'accuse pas !

Pauvre " Vaillant ! " que la brise te porte
Ce souvenir d'un ami qui, le soir,
N'a plus, hélas ! sur le seuil de sa porte,
Rien pour le recevoir !

Je t'aimais bien, je te regrette encore....
Mais, pauvre chien, écoute mon secret :
Pardonne-moi, car, vois-tu, je *l'*adore,
Et puis....*elle* t'aimait....

Te souvient-il quand timide et peureuse
Et chaude encor de mon dernier baiser,
Sa blanche main, sur ta tête soyeuse,
Aimait à se poser ?

Elle t'aimait.... oh ! sois-*lui* bien fidèle !
Reporte-*lui* ton amitié pour moi !
Et, s'il le faut, combats et meurs pour *elle*,
Pour *elle* immole-toi !

Un jour *elle* était là, près de moi, sur la pierre,
Riant, causant, chantant et rêvant tour à tour ;
Son œil d'azur voilé par sa blonde paupière
Semblait vouloir parler d'amour.

Toi, tu léchais sa main, fraîche, mignonne, blanche,
Et puis *elle* flattait ton col souple et soyeux,
Posait son petit pied mollement sur ta hanche,
Ou riait de tes bonds joyeux.

Oh ! ne *la* quitte pas ! chaque jour je regrette
Ces moments qui seront toujours chers pour mon cœur !....
Sois son heureux esclave !.... et moi, pauvre poète....
Et moi.... j'envierai ton bonheur !.....

Septembre 1862.

La nuit
Minuit s
La bise
Ma lamp

REVERIE

A HERMINIE

.....à l'heure où l'ombre apporte
Les souvenirs .....

H. P.

*

La nuit sur mon chevet avait ouvert son aile ;
Minuit avait jeté sa clameur solennelle ;
La bise s'engouffrait dans le noir corridor ;
Ma lampe, en s'éteignant, d'un dernier reflet d'or,

Avait baigné la page à peine à moitié lue ;
Le vent faisait crier ma porte vermoulue....
Et j'écoutais craintif, sans pouvoir m'endormir,
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir.

.....

Et je portais mes yeux sur ma fenêtre sombre :
Pas un feu ne brillait.... l'ombre, partout de l'ombre..

*

Et je songeais, mon Dieu, que là-bas, loin là-bas,
Il existe quelqu'un que je nomme tout bas.....
Que je nomme tout bas, quand le jour qui veut naître
D'un rayon miroitant vient dorer ma fenêtre....
Ou quand l'ombre s'approche et que l'aile du soir
M'apporte souriants mille rêves d'espoir....
Et quand les pins tordus par la bise d'automne
Jettent au sein des nuits leur clameur monotone....
Ou quand le vent d'été dans les feuilles bruit....
Enfin quand la nature à tous les cœurs sourit.
Je songeais que là-bas, par-delà ces montagnes,

Par-delà ces forêts, par-delà ces campagnes,
Il est un lieu chéri tout baigné de soleil,
A qui mon souvenir prête un éclat vermeil ;
Un lieu qui me rappelle une joie infinie ;
Un lieu dont le nom seul est une symphonie
Plus douce que le chant d'une brise de mai....
Car c'est là qu'un matin je la vis.... et l'aimai.
Je la voyais encor, près de moi, sur la pierre,
Enflammant mon regard du feu de sa paupière,
Ou bien, folâtre enfant, sur le bord du chemin,
Marchant à mes côtés et la main dans ma main,
Tantôt l'air calme et froid, tantôt folle et rieuse,
Parfois me regardant triste et mystérieuse....

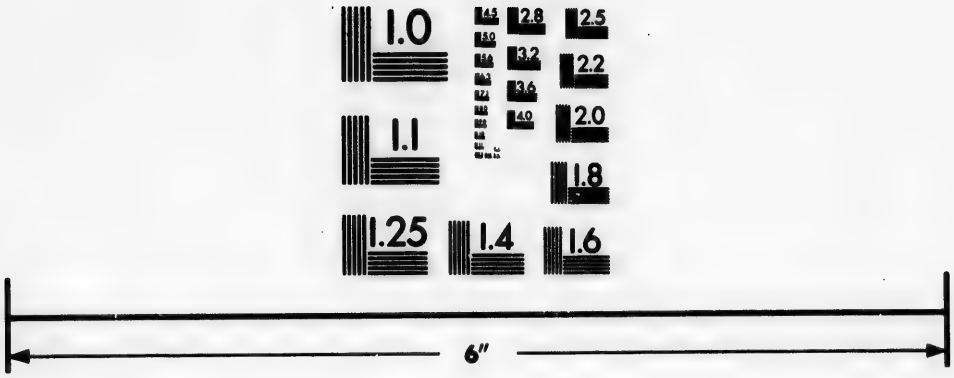
.....

Et j'écoutais pensif, sans pouvoir m'endormir,
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir.
Je voulais l'oublier : mais malgré moi fidèle,
Je la voyais toujours.... mon cœur était plein d'elle....

*

O mes rêves chéris ! mes rêves adorés !

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Rappelez-moi toujours mes souvenirs dorés !
Vous êtes la fontaine où notre âme ravie
Va puiser tout ce qui la retient à la vie....
Rêves ! si de nos cœurs votre essaim s'envolait,
L'homme, comme un forçat qui traîne son boulet,
Irait courbant son front au vent de l'infortune....
La mort serait aimable et la vie importune.

.....

O mes rêves chéris ! mes rêves adorés !
Rappelez-moi toujours mes souvenirs dorés !

*

Et je songeais toujours, et toutes mes pensées
Toujours me reportaient vers ces scènes passées,
Vers ces moments trop courts, vers ces jours trop [heureux !
Alors dans les reflets d'un lointain vaporeux,
Je croyais entrevoir, comme en un vol étrange,
La forme d'une femme ou l'ombre d'un archange
Passer en répandant un rayon de splendeur....
Et ma main se fermait en pressant sur mon cœur

Tout ce que j'ai gardé de mes heures de joie,
Une fleur, des cheveux, un simple brin de soie....
Souvenirs bien-aimés qui ne me quittent plus,
Seuls vestiges, hélas ! de mes bonheurs perdus !....
.....

*

L'ombre avait disparu ; dans ma chambre l'aurore
Glissait quelques rayons... le jour venait d'éclore....
Et j'écoutais encor, sans pouvoir m'endormir,
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir....
.....

Novembre 1862.

Baign
O ma
Laisse
Flotta

Nymp
J'aim
Quan
Ride

LA NYMPHE

DE LA FONTAINE

Baigne mes pieds du cristal de tes ondes,
O ma fontaine ! et sur ton frais miroir,
Laisse tomber mes longues tresses blondes
Flottant au gré de la brise du soir !

Nymphe des bois, sur ton bassin penchée,
J'aime à rêver à l'ombre des roseaux,
Quand une feuille à sa tige arrachée,
Ride en tombant la nappe de tes eaux.

J'aime à plonger ma taille gracieuse
Dans tes flots noirs chantant sous les glaïeuls,
Quand de la nuit l'ombre silencieuse
Etend son aile au dessus des tilleuls.

Oh ! j'aime à voir tes vagues miroitantes
Multiplier les flambeaux de la nuit !
Oh ! j'aime à voir, sous tes algues flottantes,
Le voile bleu d'une ondine qui fuit !

Tombe toujours en cascade légère !
Roule toujours en bouillons écumeux !
Baise en passant les touffes de fougère
Et porte au loin tes flots harmonieux !

Pour t'écouter, la nuit calme et sereine
Semble endormir les derniers bruits du jour....
Coule toujours, enivrante fontaine !
Coule toujours, fontaine, mon amour !

Mai 1859.

A M. ALFRED GARNEAU *

Ami, posant ta lèvre aux coupes de cinname
Que l'hymen nous verse ici-bas,
Tu vas donc savourer, dans les bras d'une femme,
Tout le bonheur que tu rêvas !

* A l'occasion de son mariage avec Mademoiselle Elodie Globenski.

Tu vas donc, t'asseyant au seuil d'une famille
Où chacun se place à son tour,
Puiser dans un sourire et dans un œil qui brille,
Tout ce que nous donne l'amour !

Oh ! cueille, il en est temps, cette fleur éphémère
Qu'on appelle ici le bonheur,
Avant que quelque fruit à la saveur amère
Ne vienne, hélas ! glacer ton cœur !

Arrête ton esquif aux rives fortunées,
Tandis qu'il en est temps encor,
De peur que, tout à coup, les vagues déchaînées
Ne t'emportent loin de leur bord.

Et si parfois, hélas ! au festin de la vie,
Ta coupe s'emplissait de fiel,
Un ange sera là, mystérieux génie,
Pour y verser encor du miel !

Si parfois, dans ton âme, une espérance morte
Venait obscurcir ton bonheur,
Tu trouveras toujours sur le seuil de la porte
Quelqu'un pour réchauffer ton cœur.

C'est la femme ici-bas qui calme les tempêtes
Qui pourraient nous faire ployer ;
C'est elle qui toujours peuple de blondes têtes
Notre table et notre foyer !

C'est elle, qui trompant les ennuis du voyage,
Nous fait boire au chastes amours ;
C'est elle qui répand la fraîcheur et l'ombrage
Au désert brûlant de nos jours !

Va, conduis à l'autel la belle fiancée
A qui tu dois donner ton nom !
Puisse-t-elle toujours, sous tes pas empressée,
Etre l'ange de ta maison !

Poète ! va goûter un bonheur sans mélange
Qu'hélas ! bien d'autres t'envieront !
Ton épouse t'attend ; cueille les fleurs d'orange
Qui couronnent son chaste front.

Août 1863.

SA PREMIERE LETTRE

Charmante petite missive,
Je te tiens ; enfin te voilà....
Jamais, d'une joie aussi vive,
Non, jamais mon cœur ne vola.

Ces lettres, qui les a tracées ?.....
C'est sa main.... c'est elle, ô bonheur !
C'est là qu'elle a mis ses pensées,
Et peut-être..... un mot de son cœur !

Mon Dieu ! que tu me sembles belle,
Messagère de l'amitié !
Viens sur mon cœur ! parle-moi d'elle !
Parle-moi d'elle, par pitié !

Est-elle toujours aussi bonne ?
Son cœur est-il toujours aimant ?
Sa main est-elle aussi mignonne ?
Son port est-il aussi charmant ?

Est-il toujours aussi céleste,
Son sourire que j'aimais tant ?
Son air est-il toujours modeste ?
Son regard toujours éclatant ?

Sa voix est-elle aussi joyeuse ?
Son pied est-il toujours petit ?
Sa chevelure aussi soyeuse,
Sur son beau front qui resplendit ?

Est-elle encore un peu coquette ?
Est-elle railleuse parfois ?
Et puis pense-t-elle au poète :
Pense-t-elle à moi quelquefois ?

Mon Dieu ! que tu me sembles belle,
Messagère de l'amitié !
Viens sur mon cœur ! parle-moi d'elle !
Parle-moi d'elle, par pitié !

Oh ! quand plus tard, sur cette page
Mon œil rêveur s'arrêtera,
Mon cœur retrouvera l'image
De tout ce qu'il aima !....

Novembre 1862.

Pour

Ente
Vibr

Pour
Qui

FIEVRE

(FRAGMENT)

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi, dans mes nuits d'insomnie,
Entendre à chaque instant cette étrange harmonie,
Vibrant comme un sarcasme et comme un glas d'enfer ?
Pourquoi sentir toujours cette main de vampire
Qui pèse sur mon cœur, l'étreint et le déchire
De ses ongles de fer ?

Pourquoi toujours souffrir sans relâche et sans trève ?
Pourquoi toujours trembler sous le poids de ce rêve
Qui me ronge le cœur et fait pâlir mon front ?
Pourquoi sentir toujours mon cerveau qui s'allume,
Et mon sang qui bouillonne et mon crâne qui fume
Comme un volcan sans fond ?

Pourquoi ce cauchemar ? pourquoi ce spectre avide,
Au rire glapissant, à l'œil morne et livide,
Qui, chaque soir, s'envient s'asseoir à mon chevet ?
Pourquoi ce râle affreux ? pourquoi ce bruit de chaîne?
Faut-il vivre toujours comme un forçat qui traîne
Ses fers et son boulet ?

Je ne demandais rien qu'un petit coin sur terre
Où j'aurais pu couler mes jours avec mystère,....
Ou, comme l'errant giaour,
J'aurais planté partout ma tente vagabonde,
N'enviant jamais rien aux puissants de ce monde
Qu'un peu de soleil et d'amour !

Jamais le doute affreux, jamais les froides haines,
Jamais la soif de l'or n'est venu, dans mes veines,
Infiltrer son mortel poison !
Je ne désirais rien qu'écouter en silence
Le farouche océan qui soulève et balance
Sa grande vague à l'horizon ;

Rien que rêver, le soir, en suivant dans l'espace
Tous ces mondes brillants dont le cortége passe
Comme des tourbillons de feu ;
En écoutant de loin les rumeurs de l'abîme,
Ou la voix des forêts dont la houle sublime
Chante les louanges de Dieu !

Un rêve ! un rêve, hélas !... mais un rêve céleste....
Pourquoi m'avoir ôté, réalité funeste,
Mon rêve.... mon rêve adoré ?...
Adieu, mon rêve d'or !... Fatalité !... je souffre !..
Le damné qui se tord sur sa couche de soufre,
Mon Dieu ! n'est pas plus torturé !

Novembre 1862.

Un
Le t
Son

LOUISE

Un soir, elle était là, rêveuse, à mes côtés ;
Le torrent qui grondait nous lançait son écume ;
Son œil d'azur jetait ses premières clartés,
Comme un jeune astre qui s'allume !

Sa main touchait ma main, et sur mon front brûlant,
Ses cheveux noirs flottaient ; je respirais à peine....
Et sur mes yeux émus je sentais en tremblant
Passer le vent de son haleine !

Mon Dieu, qu'elle était belle ! et comme je l'aimais !
Oh ! comme je l'aimais, ma Louise infidèle !
Infidèle ! que dis-je ?... Elle ne sut jamais
Que je me fus damné pour elle !

Mai 1862.

SOUVENIR

Le bal était fini, les danses terminées ;
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;
Le bal était fini !... moi, je rêvais encor !

Je l'avais entrevue....oh! qu'elle était charmante!
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or!
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ardente....
Mais elle était partie....et je rêvais encor!

Je ne l'ai plus revue....et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours,
Car depuis ce soir là, pour le pauvre poète,
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours!

Février 1863.

SUR UNE FLEUR

Talisman de l'amour, symbole d'espérance,
Oh ! ne ternis jamais ton reflet éclatant !
Et sois toujours pour moi la fleur de souvenance,
Comme la fleur d'azur que Jean-Jacque aimait tant !

Septembre 1862.

A la

*

CHANT DE LA HURONNE *

A M. ERNEST GAGNON

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

* Musique de M. Ernest Gagnon.

Le guerrier blanc regagne sa chaumine ;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

De la forêt la brise au frais murmure
Fait soupirer le feuillage mouvant ;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

J'entends les pas de la biche timide....
Silence !.. vite ! un arc et mon carquois !
Volez ! volez ! ô ma flèche rapide !
Abattez la reine des bois !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

Août 1858.

Cl

DÉDI

* Musi

CHANT DES VOLTIGEURS *

DÉDIÉ AU COL. C. LÉONIDAS DE SALABERRY

Second fils du héros de Châteauguay

Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
A la victoire !
Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
Bannière au vent !
Allons, Voltigeur, en avant !
En avant !

* Musique de M. Ernest Gagnon.

Là-bas sur la colline,
Ton ennemi t'attend ;
Arme ta carabine ;
Marche tambour battant !
Va protéger et nos champs et nos villes,
Sous le drapeau qui possède ta foi !
Tu trouveras de nouveaux Thermopyles :
Léonidas est encore avec toi !

Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
A la victoire !
Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
Bannière au vent !
Allons, Voltigeur, en avant !
En avant !

Au feu de la bataille,
Sois calme, sois serein !
Affronte la mitraille
Avec un front d'airain !

Sur ton pays des hordes étrangères
Veulent régner par le fer et l'effroi !
Oppose leur tes phalanges légères :
Léonidas est encore avec toi !

Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
A la victoire !
Allons, Voltigeur, en avant !
Vole à la gloire,
Bannière au vent !
Allons, Voltigeur, en avant !
En avant !

Combats pour ta patrie !
Combats pour tes amours !
N'épargne point ta vie :
Un brave vit toujours !

Fils de héros tombés au champ de gloire,
Sois digne d'eux en mourant pour ton roi!
Va! tes hauts-faits orneront notre histoire:
LÉONIDAS est encore avec toi!

Allons, Voltigeur, en avant!
Vole à la gloire,
A la victoire!
Allons, Voltigeur, en avant!
Vole à la gloire,
Bannière au vent!
Allons, Voltigeur, en avant!
En avant!

Décembre 1861.

CHANT DES CHASSEURS

DE SAINT-LOUIS *

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

* Musique de M. Ernest Gagnon.

En avant ! narguons la mitraille
Et la morgue de l'étranger !
Voici l'heure de la bataille :
C'est le moment de nous venger !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons !
Combattons et luttons ensemble !
Ensemble nous triompherons !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis....
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : en avant !
En avant !

Janvier 1863.

LA FETE NATIONALE *

Lève ton front, ô ma Patrie !
Contemple le ciel radieux !
Le soleil d'un jour glorieux
Luit sur ta bannière chérie.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

* Musique de M. Edm. Fréchette.

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
Ces lys teints du sang de nos preux !
Je crois les voir encor poudreux,
Braver la mitraille et la flamme.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire
Sur la tombe de tes héros !

Et que la brise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile !
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encor des jours de gloire :
Nous pouvons être des héros !

Juin 1862.

CORINNE *

A MADEMOISELLE CORINNE P.....

Taille gentille,
Regard qui brille,
Port gracieux,
Tête mutine,
Bouche divine,
Voilà Corinne,
La perle de ces lieux !

* Musique de M. Aug. C. Larue.

Devant son grand œil qui pétille,
Brillant saphir,
L'étoile du ciel qui scintille
Semble pâlir.

Taille gentille,
Regard qui brille,
Port gracieux,
Tête mutine,
Bouche divine,
Voilà Corinne,
La perle de ces lieux !

Sur son sein l'éclat de la rose
S'évanouit ;
Devant elle tout front morose
S'épanouit.

Taille gentille,
Regard qui brille,
Port gracieux,

Tête mutine,
Bouche divine,
Voilà Corinne,
La perle de ces lieux !

Elle a les accents des mésanges,
Et son souris
Nous fait toujours rêver aux anges
Du paradis.

Taille gentille,
Regard qui brille,
Port gracieux,
Tête mutine,
Bouche divine,
Voilà Corinne,
La perle de ces lieux !

Décembre 1862.

JULIETTE

Elle est belle, ma Juliette,
Belle comme un petit amour,
Comme un beau rêve de poète,
Comme un premier rayon du jour !

Ses jolis doigts, sa main mignonne,
Son front candide et radieux
Qu'entoure comme une couronne
Les boucles d'or de ses cheveux !

Son air mutin, son cou d'albâtre,
Le frais contour de ses bras blancs,
Son pied petit, mignon, folâtre,
Perdu sous des plis ondulants !

Sa taille svelte et ravissante,
Sa bouche au céleste souris,
Sous sa paupière caressante,
Son œil, son regard de houris !

Ses dents plus blanches que l'ivoire,
Tout jusqu'à sa belle pâleur,
Rien ne quittera ma mémoire :
Son image est là, dans mon cœur!

Pour moi c'est la douce lumière
Qui réjouit le prisonnier,
L'étoile qui, sur l'onde amère,
La nuit guide le nautonnier !

C'est l'arc-en-ciel après l'orage ;
C'est un premier rayon d'Eté....
Et toujours, devant cette image,
Mon sein frémit de volupté.

Son nom je crois toujours l'entendre
Dans les refrains du marinier,
Dans la chanson suave et tendre
De l'oiseau sous le maronnier,

Dans les brises si parfumées,
Dans les roucoulements du vent,
Dans le frizelis des ramées
Berçant leur panache mouvant,

Dans les harmonieuses lames
Murmurant sur le sable d'or,
Dans le chant cadencé des rames
Frappant la vague qui s'endort....

Elle est belle, ma Juliette,
Belle comme un petit amour,
Comme un beau rêve de poète,
Comme un premier rayon du jour !

Février 1862.

A MON FRERE

EDMOND

Frère, quand les soucis et les peines sans nombre
Déroulent à mes yeux l'avenir triste et sombre,
Je me prends à songer à ce jour plein de deuil
Où, la première fois, nous vîmes un cercueil :
Nous étions orphelins ; nous n'avions plus de mère....

Il fallut, nous aussi, boire à la coupe amère
Où chacun ici-bas s'abreuve tôt ou tard.
Sa dernière parole et son dernier regard [dit-elle,
Furent pour nous : " Enfants ! chers enfants, nous
Approchez ! voulez-vous que ma voix maternelle
Vous enseigne en mourant le secret d'être heureux :
Soyez toujours unis et marchez deux à deux ! "
Nous lui promîmes tout : tu t'en souviens ! Ecoute !
Bien des malheurs depuis ont marqué notre route ;
Eh bien ! soyons unis ! et, la main dans la main,
Aidons-nous, et trompons les ennuis du chemin !

Février 1863.

[dit-elle,
nts, nous
ternelle
eureux :
x ! "
Ecoute !
e route ;
main,
emin !

FLORA *

Vive et gentille,
Sous sa mantille
De senora,
Voix de mésange,
Sourire d'ange,
Voilà Flora !

* Musique de M. Damis Paul.

C'est la rieuse ondine
Au milieu des roseaux,
Mêlant sa voix badine
Au murmure des eaux !

Vive et gentille,
Sous sa mantille
De senora,
Voix de mésange,
Sourire d'ange,
Voilà Flora !

Chaque matin la rose,
Dans le parterre en fleur,
A sa main qui l'arrose
Emprunte son odeur !

Vive et gentille,
Sous sa mantille
De senora,

Voix de mésange,
Sourire d'ange,
Voilà Flora !

La frêle pâquerette,
Diamant de nos prés,
Voit pâlir son aigrette
Devant ses pieds nacrés !

Vive et gentille,
Sous sa mantille
De senora,
Voix de mésange,
Sourire d'ange,
Voilà Flora !

Janvier 1859.

* Musi

ELLE *

Elle était blonde ; elle était belle,
Comme une rose à son matin ;
Elle était douce comme l'aile
D'une fée ou d'un séraphin ;
Blanche comme une fleur d'orange ;
Pure comme un rayon de mai ;
Fraîche comme un sourire d'ange....
Je la vis un jour... et l'aimai !

* Musique de M. Ernest Gagnon.

Je l'aimai comme on aime l'onde
Qui babille sous les roseaux ;
Comme on aime l'étoile blonde
Qui se mire au miroir des eaux ;
Comme on aime une voix touchante ;
Comme on aime la fleur des prés ;
Comme on aime l'ange qui chante,
Le soir, dans nos rêves dorés.

Elle était blonde ; elle était belle,
Comme une rose à son matin ;
Elle était douce comme l'aile
D'une fée ou d'un séraphin ;
Blanche comme une fleur d'orange ;
Pure comme un rayon de mai ;
Fraîche comme un sourire d'ange...
Je la vis un jour... et l'aimai !

Janvier 1860.

LES CANOTIERS *

Soulève tes rames,
Mon gai matelot,
Et fais, sur les lames,
Bondir ton canot !
Vois, là, ton amante
Qui te suit des yeux....
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

* Musique de M. C. Lavigueur.

Sur la vague molle,
Effleurant le flot,
Quand ton canot vole,
Hardi matelot,
En cadence chante
Tes refrains si vieux !
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur le flot qui passe,
Passe, canotier !
Voler dans l'espace,
Quel joli métier !
Pourtant la tourmente
Parfois gronde aux cieux !...
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Février 1868.

LE RETOUR DE

" L'ABEILLE " *

A MON FRÈRE ACHILLE, ÉTUD. AU SÉM. DE QUÉBEC

Reviens, petite " Abeille, "
Laisse là ta prison !
Reviens à notre oreille,
Bourdonner ta chanson !

* Petit journal publié par les Elèves du Petit Séminaire de Québec.

De la plage inconnue,
Reviens à notre voix,
Et sois la bienvenue
Au foyer d'autrefois !

Dans la fleur empourprée,
Va plonger d'un vol sûr
Ton aile diaprée,
Ton corselet d'azur !

La pelouse fleurie
Te donne son trésor,
Et la verte prairie
T'offre ses boutons d'or.

La craintive pervenche ;
Le sémillant jasmin ;
Le muguet qui se penche
Sur le bord du chemin ;

Les frêles pâquerettes
Douces comme leur miel ;
Les pâles violettes
Au regard bleu de ciel ;

Le gracieux narcisse,
Favori du printemps,
Qui mire son calice
Au miroir des étangs ;

La candide aubépine
Qui dort sous les buissons ;
La rose dont l'épine
Déchire les toisons ;

L'immortelle au teint blême ;
Le pavot séducteur ;
Les oeillets à l'emblême
Plus doux que leur odeur ;

Et les tulipes blondes,
Et le froid nénuphar
Qui berce au gré des ondes
Son calice blafard ;

La douce marjolaine
Qui pare nos bosquets,
Et dont la châtelaine
Embaume ses bouquets ;

Des fraîches églantines,
Les boutons empourprés ;
Les clochettes mutines,
Ornements de nos prés ;

La triste renoncule
Qui, rêveuse, le soir,
Sourit au crépuscule
Et lui dit : au revoir !

Sous les blondes avoines,
Et sous l'or des épis,
Les pesantes pivoines
Aux reflets cramoisis ;

Les primevères sombres,
Et la belle-de-nuit
Qui sourit dans les ombres
Quand le soleil s'enfuit ;

L'amoureuse pensée,
Au velours jaune et noir,
Qui frissonne, glacée
Par le frais arrosoir ;

La blanche marguerite
Qui prédit l'avenir ;
Le bluet qui palpite
Sous l'aile du zéphir ;

Le lotus qui déploie
Son calice mouvant ;
Le dalhia qui ploie
Sous les baisers du vent ;

L'odorante anêmone,
Aux reflets éclatants ;
Et les fleurs de l'automne,
Et les fleurs du printemps ;

Le lis qui vient d'éclore
Avec les feux du jour :
Toute la cour de Flore
Sourit à ton retour.

Va, de tes fleurs si chères,
Humer les doux parfums,
Et chasse des parterres
Les frélons importuns.

Dans les plaines que dore
Un printemps éternel,
Sous les yeux de l'aurore,
Va butiner ton miel !

Puisse un reflet de gloire
Longtemps briller encor
Sur ton corset de moire
Et sur tes ailes d'or !

Loin de toi le calice
D'amertume et de fiel,
Et que rien n'obscurcisse
L'azur de ton beau ciel !

Qu'aucun soin n'inquiète
Ton paisible séjour !
C'est le vœu du poète
Qui chante ton retour !

Octobre 1860.

MINUIT

—

La pâle nuit d'Automne
De ténèbres couronne
Le front gris du manoir ;
Morne et silencieuse,
L'ombre s'assied, rêveuse,
Sous le vieux sapin noir.

Au firmament ses voiles
Sont parsemés d'étoiles
Dont le regard changeant,
Sur la nappe des ondes,
Répand en gerbes blondes
Ses paillettes d'argent.

Dans le ciel en silence
La lune se balance
Ainsi qu'un ballon d'or,
Et sa lumière pâle,
D'une teinte d'opale,
Baigne le flot qui dort.

Au bois rien ne roucoule
Que le ruisseau qui coule
En perles de saphir ;
Et nul cygne sauvage
N'ouvre sur le rivage
Sa blanche aile au zéphir.

Une ondoyante voile,
Comme aux cieux une étoile,
Brille au loin sur les eaux,
Et la chouette grise
De son vol pesant frise
La pointe des roseaux.

La bécassine noire
Au col zébré de moire
Dort parmi les ajoncs
Qui fourmillent sans nombre
Sur le rivage sombre,
Au pied des noirs donjons.

Sous la roche pendante,
La grenouille stridente
Dit sa rauque chanson,
Et des algues couverte
Toute la troupe verte
Coasse à l'unisson.

Dans l'onde qui miroite
L'ondine toute moite
Ecartant les roseaux,
Sèche sa blanche épaule
A l'ombre du vieux saule
Qui pleure au bord des eaux.

Rêveuse elle se mire
Et, coquette, s'admire
Dans le miroir mouvant,
Et de ses tresses blondes,
Sur le cristal des ondes,
Tombent des pleurs d'argent.

La Sylphide amoureuse,
La Péri vaporeuse,
Fée au col de satin,
Dans leur ronde légère,
Effleurent la fougère
D'un petit pied mutin.

Les farfadets, les gnomes,
Les nocturnes fantômes,
Traînant leurs linceuls gris,
Dansent, spectres difformes,
Autour des troncs énormes
Des vieux pins rabougris.

Le serpent rampe et glisse,
Et son écaille lisse
D'un rayon fauve luit ;
Les bêtes carnassières
Sortent de leurs tanières...
Dormons : il est minuit !

Novembre 1860.

LE MATIN

A l'horizon, l'aurore
Vient d'éclore,
Comme un phare éclatant,
Et sur l'herbe arrosée
De rosée,
Sème un rayon flottant.

La flexible ramure
Qui murmure,
Salue le point du jour ;
Dans leurs nids, les mésanges
Aux voix d'anges,
Semblent parler d'amour.

Le sapin qui soupire,
Verte lyre,
Se penche sur les eaux,
Et mire son humide
Pyramide
Au milieu des roseaux.

La sémillante ondine
Qui badine
Avec le flot qui rit,
Dans le miroir de l'onde,
Toute blonde,
Se regarde et sourit.

La sylphide vermeille
Qui s'éveille
Avec les papillons,
Vole, chante, babille
Et s'habille
D'un tissu de rayons.

Le gnome du rivage
Fuit sauvage
Devant un gai lutin
Qui, pendant qu'il sautille,
L'entortille
Dans un rets de satin.

Les messagers funèbres
Des ténèbres
S'enfuient dans les vieux murs,
Ou de leurs grêles ongles,
Sous les jongles,
Se font des trous obscurs.

Aux vagues odorantes,
Murmurantes,
Sous l'arceau des buissons,
La tendre Pilomèle
Chante et mêle
Ses plus douces chansons.

La blanche pâquerette
Dont l'aigrette
Luit au bord du sillon,
Semble appeler l'abeille
Qui sommeille,
Ou le frais papillon.

La nuit pliant ses voiles,
Des étoiles,
Le cortége s'enfuit ;
La brume de l'aurore
S'évapore...
Debout : le soleil luit !

Juillet 1862.

LE COLIBRI

Tu fends la voûte azurée,
Charmant rival du zéphir,
Sylphe dont l'aile dorée,
Diaprée,
Scintille comme un saphir!

Une fleur fait tes délices,
Une rose tes amours,
Dans leurs odorants calices,
Tu te glisses,
Et tu voltiges toujours !

Viens embaumer la vallée
De ton souffle frais et pur,
Ainsi qu'une nymphe ailée,
Envolée
D'un palais d'or et d'azur !

Es-tu de la blanche fée,
L'harmonieux messager ?
Viens-tu, brillant coryphée,
Comme Orphée,
Enchanter bois et verger ?

Poursuis ta ronde mutine !
Vole, petit, vole encor !
Hume la rose et butine
L'églantine
Avec la tulipe d'or !

Bientôt ta course légère
T'emportant sous d'autres cieux,
Tu charmeras la bergère
Etrangère,
Par ton vol harmonieux.

Mais, pendant que mes paroles
T'adressent un mot d'amour,
Quittant les fraîches corolles,
Tu t'envoles....
Adieu donc jusqu'au retour !

Mai 1859.

LE RETOUR *

Fleuve dont la vague sonore
A bercé mes jeunes amours,
Ton flot conserve-t-il encore
Le souvenir de mes beaux jours ?
Tu me revois sur cette grève,
Après bien des ans révolus,
Revenant chercher dans un rêve,
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus !

* Musique de M. Alfred Paré.

Brise fidèle
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle....
J'ai tant pleuré !

Combien de fois, au bord de l'onde,
Rêveuse, je la vis s'asseoir,
Laissant sa chevelure blonde
Frémir sous le souffle du soir !
Combien de fois ta vague errante
Nous balança-t-elle tous deux,
Lorsque, sous ta brise odorante,
Notre esquif fendait tes flots bleus !

Brise fidèle
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle....
J'ai tant pleuré !

Et quand le triste bruit des armes
Vint m'arracher à mon bonheur,
Tu reçus ses premières larmes
Et son premier chant de douleur !....
O fleuve ! sur ton beau rivage,
Elle vint pleurer si souvent,
N'as-tu pas gardé son image
Au fond de ton miroir mouvant ?....

Brise fidèle,
Témoin de mes amours,
Parle-moi d'elle....
D'elle toujours !.....

Septembre 1860.

BARCAROLLE *

Viens, ma belle,
Ma nacelle
A la brise ouvre son aile,
Comme un cygne gracieux,
Et se penche,
Toute blanche,
Pour nous recevoir tous deux !

* Musique de M. Edm. Fréchette.

Le vent carresse l'onde ;
Le ciel sourit au flot ;
Sur nous, l'étoile blonde
Semble veiller là-haut !

Viens, ma belle,
Ma nacelle
A la brise ouvre son aile,
Comme un cygne gracieux,
Et se penche,
Toute blanche,
Pour nous recevoir tous deux !

Viens ! la vague soupire....
Viens ! le lac est si beau....
Je veux voir ton sourire
Entre le ciel et l'eau !

Viens, ma belle,
Ma nacelle
A la brise ouvre son aile,

Comme un cygne gracieux,
Et se penche,
Toute blanche,
Pour nous recevoir tous deux !

La nacelle coquette
Glissa sur les flots bleus....
Mais bientôt la tempête
Couvrit l'onde et les cieux !.....

.....

La nacelle
Faible et frèle
Longtemps secoua son aile
Contre le vent ; mais soudain
L'abîme s'ouvrit sous elle....
Puis on n'entendit plus rien !....

Août 1862.

UN PETIT MOT D'AMOUR

Souffle divin des anges,
Voix des douces mésanges,
Orgue du bois mouvant,
Frais écho de la rive
Qui, le soir, nous arrive,
Sur les ailes du vent !

Sons des harpes lointaines,
Murmures des fontaines
Sur l'émail des cailloux,
Chansons aériennes
Des brunes indiennes
Sur l'onde des bayous !

Chant des fraîches cascades
Sous les vieilles arcades
Des antiques manoirs,
Barcarolle touchante
Que sur son balcon chante
L'andalouse aux yeux noirs !

Soupirs, brises, murmures,
Vibrant sous les ramures,
A la chûte du jour !...
Rien ne vaut l'harmonie,
La douceur infinie,
D'un petit mot d'amour.

Novembre 1861.

MON REVE ROSE

Lorsque le soir morose
S'endort à son couchant,
Berce, ô mon rêve rose,
Berce mon front penchant !

Lorsque j'entends sonner les heures
Qui comptent mes jours et mes nuits ;
Quand, ô ma pauvre âme, tu pleures,
Sous le poids des tristes ennuis ;
Même quand le regret y pose
Son aiguillon d'airain,
Toujours un rêve rose
Berce mon cœur trop plein !

Aux coupes de ma destinée,
Enfant, je demandais du miel,
Et sur mes lèvres chaque année
Ne vient déposer que du fiel ;
Pourtant lorsque le soir morose
S'endort à son couchant,
Toujours un rêve rose
Berce mon front penchant !

J'ai poursuivi mainte chimère ;
J'ai voulu goûter aux plaisirs,

Et, comme un mirage éphémère,
Leur fuite a trompé mes désirs....
Pourtant quand le regret y pose
Son aiguillon d'airain,
Toujours un rêve rose
Berce mon cœur trop plein !

Quand mon front est morose,
Quand mon œil a des pleurs,
Viens, ô mon rêve rose,
Viens charmer mes douleurs !

Décembre 1862.

Un jou
Le scep
La rais
Douter

LA FOI

L'ESPERANCE

ET LA CHARITÉ

Un jour on m'avait dit : Ne crois rien sur la terre !
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi ;
La raison, devant lui, doit plier et se taire ;
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi !

Et moi, je me suis dit : Le sceptique est infâme !
Et mon esprit n'a pas douté ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su trouver la *Vérité !*

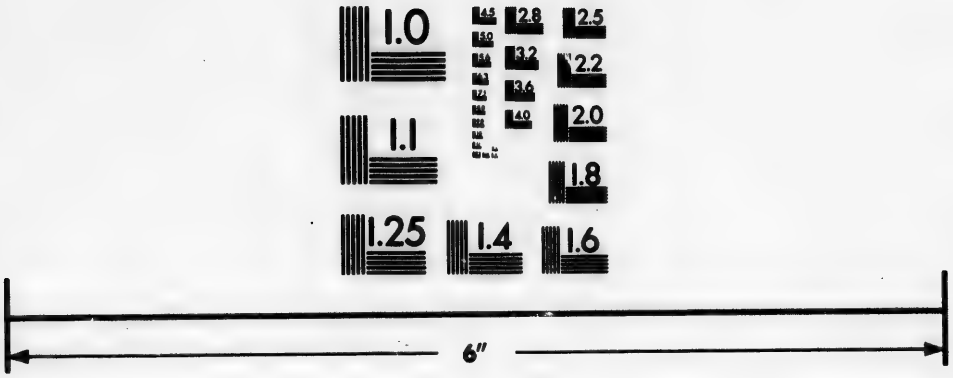
Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune !
Le faste des heureux avait séduit mon cœur !
Et mes illusions, se brisant une à une,
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur !
Je détestais la vie.... et pourtant, pour mon âme,
Le ciel n'a jamais été noir ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su retrouver de l'*Espoir !*

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la vie,
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi....
Mais bientôt, au contact des haines, de l'envie,
Je devins égoïste, et mon cœur avait froid.
Pourtant je n'ai jamais perdu la sainte flamme
Que l'Eternel y mit un jour ;
Car, au fond du cœur d'une femme,
Mon âme a su trouver l'*Amour !*

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,
La femme, c'est la *Foi* qui charme nos douleurs !
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'existence !
La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos malheurs !
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclâme,
Quand il voit tout s'éteindre en soi,
Trouve dans le cœur d'une femme,
L'*Amour*, l'*Espérance* et la *Foi !*

Février 1863.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

N

" Pour
Me reg
Pourq
Attris

NE PLEURE PAS!

POUR L'ALBUM DE MADAME G***

" Pourquoi pleurer? pourquoi, ma mère,
Me regarder si tristement?
Pourquoi, par ta douleur amère,
Attrister mon dernier moment?

Chaque nuit je vois dans un rêve
Un ange au visage si beau !...
Sa blanche main parfois soulève
Le rideau blanc de mon berceau.

Me regardant avec tendresse,
Il me montre du doigt le ciel,
Et des mots d'ineffable ivresse
Tombent de ses lèvres de miel.

" Viens, dit-il, la terre est indigne
" D'un ange au cœur pur comme toi ! "
Et reprenant son vol de cygne :
" Viens, me dit-il, viens avec moi ! "

Pour moi le ciel seul a des charmes ;
Le ciel seul peut remplir mon cœur !
O ma mère ! sèche tes larmes :
Refuserais-tu mon bonheur ?

Je vais au ciel avec les anges,
Prier pour ma sœur et pour toi ;
Je vais aux célestes phalanges :
A bientôt, ma mère, crois-moi ! "

Ainsi sur sa funèbre couche,
Parlait un ange aux yeux d'azur,
Et la mort au regard farouche
Planait déjà sur son front pur.

Cependant sa mère éplorée
Semblait, dans son chagrin navrant,
Vouloir sur sa lèvre adorée
Retenir son souffle mourant.

Ce fut en vain.... douce exilée
Son âme prit vol vers les cieux....
La pauvre mère désolée
N'eut plus qu'à lui fermer les yeux.

L'enfant se pencha vers la tombe :
Et l'on dit qu'à ce même instant,
L'on vit une blanche colombe
Monter vers le ciel en chantant.

Sèche tes larmes, tendre mère !
N'emplis pas ta coupe de fiel ;
Si ton fils a quitté la terre,
Ne pleure pas, il est au ciel !

Mai 1858.

LE PREMIER BAISER

Te souvient-il, mon adorée,
De cette heure d'épanchement
Où ta chevelure dorée
Vint effleurer mon front brûlant,
Où ma lèvre, chère Alvinie,
Sur ta lèvre alla se poser ?...
O moment d'ivresse infinie,
Que celui d'un premier baiser !

Alors as-tu lu dans mon âme
Tout l'amour qui la consumait ?
As-tu senti l'ardente flamme
Qu'en mon cœur ton œil allumait,
Quand ta bouche, mon Alvinie,
Enfin n'osa me refuser...
O moment d'ivresse infinie,
Que celui du premier baiser !

Quand dans ma mémoire infidèle
Les souvenirs se faneront,
Celui-là restera, ma belle,
Quand tous les autres passeront !
Oh ! non ! jamais, tendre Alvinie,
Le temps ne pourra l'effacer,
Ce moment d'ivresse infinie,
Où j'obtins ton premier baiser !

Avril 1860.

LE POETE-BOHEME

L'ÉGOÏSME

Qui donc vient frapper à ma porte ?.....
Encor ce mendiant !.... Encor !
Tu souffres, dis-tu ?.... Que m'importe
Tes souffrances ?.... moi, j'ai de l'or !
Qui m'importe ta face blême ?....
Pour vivre n'as-tu pas des bras ?
  Souffre, vilain bohême !
  Souffre ! et ne te plains pas !

L'AMITIÉ

Poursuis, enfant, ta noble route !
Il est des cœurs d'amis encor....
As-tu froid ? as-tu faim ?.... Ecoute !
Viens avec moi : voici de l'or !
Chante ! Ton brillant diadème
Nargue le monde et les ingrats.....
Chante, pauvre bohême !
Chante ! et ne maudis pas !

L'AMOUR

Transi dans ta pauvre mansarde,
Chante, poète aux rimes d'or !
Chante ! car le bon Dieu te garde
Des fleurs et du soleil encor....
Chante au moins pour celle qui t'aime....
Ecoute ! on t'applaudit là-bas.
Chante, pauvre bohême !
Chante ! et ne pleure pas !

LE POETE

Ta voix me retient à la vie....
Merci ! noble et sainte Pitié !
Oh ! moi, c'est tout ce que j'envie :
Un peu d'amour et d'amitié.
Malheur à celui qui blasphème,
Quand il a ces fleurs sous ses pas !....
Oh ! le pauvre bohême,
Lui, ne l'oubliera pas.

Novembre 1862.

MISERE

Le ciel était brumeux et morne ;
L'air était froid ;
Un enfant assis sur la borne,
Tremblait d'effroi.

Il était nuit : la douzième heure
Avait sonné ;
Il était sans pain, sans demeure,
L'infortuné !

Et non loin de lui, sur sa tête,
Les gais accords
Et les accents du monde en fête
Vibraient alors....

Le ciel était brumeux et morne ;
L'air était froid ;
L'enfant seul, assis sur la borne,
Tremblait d'effroi....

.....

Et quand l'aurore sur le givre,
Vint resplendir,
L'enfant avait cessé de vivre
Et de souffrir.

Février 1863.

EPILOGUE

Charmes de mes soirées !
Charmes de mes hivers !
Illusions dorées !
Adieu donc, ô mes vers !

Dans mon humble mansarde,
Je vous ai bien choyés.....
Allez ! que Dieu vous garde
Du sort des oubliés !

Pour des rives plus belles,
Partez, frais papillons !
Mais craignez pour vos ailes
Les lustres des salons !

Février 1863.

FIN

TABLE

	Pages
Préface	7
Prologue	13
La Poésie	17
L'Iroquoise du Lac Saint-Pierre	23
Hommage à M. le Chevalier Falardeau	37
Un soir au bord du Lac Saint-Pierre	41
Le premier de l'an 1861	47
La Guerre	55
La Charité	59
Alleluia	63
Le Héros de 1760	73
Les Pins de Nicolet	81
A mon Chien " Vaillant "	85

Rêverie 89
La Nymphe de la fontaine..... 95
A M. Alfred Garneau..... 97
Sa première lettre..... 101
Fièvre..... 105
Louise 109
Souvenir..... 111
Sur une fleur..... 113
Chant de la Huronne..... 115
Chant des Voltigeurs..... 119
Chant des Chasseurs de Saint-Louis..... 123
La Fête Nationale..... 127
Corinne..... 129
Juliette..... 133
A mon Frère Edmond..... 137
Flora..... 139
Elle..... 143
Les Canotiers..... 145
Le retour de " l'Abeille "..... 147
Minuit 155
Le Matin..... 161
Le Colibri..... 165
Le Retour..... 169
Barcarolle 173

... 89
... 95
... 97
... 101
... 105
... 109
... 111
... 113
... 115
... 119
... 123
... 127
... 129
... 133
... 137
... 139
... 143
... 145
... 147
... 155
... 161
... 165
... 169
... 173

Un petit mot d'amour 177
Mon rêve rose 179
La Foi, l'Espérance et la Charité 183
Ne pleure pas ! 187
Le premier baiser 191
Le Poète-Bohème 193
Misère 197
Epilogue 199